

tres de cette église nous avaient paru discrets et réservés dans leur zèle. Seraient-ils atteints de la contagion de leurs frères dissidens ? Nous ne le pensons pas. Et pour l'honneur et l'intérêt des anglicans nous espérons qu'ils se contenteront de prêcher dans leurs temples, et n'écouteront leur sollicitude et leur influence qu'à ceux qui leur appartiennent ou qui viendront à eux ; et nous aimons à dire que jusqu'à présent il en fut ainsi dans cette église, et que les anglicans ont mérité l'estime des catholiques par leur modération et leur sage tolérance.

Les journaux de la province expriment, chacun selon ses opinions, des regrets ou de la satisfaction, des craintes ou des espérances, à l'occasion du gouverneur qui nous quitte et du gouverneur qui nous arrive. Cependant la part des félicitations et des espérances est plus large et plus universelle que celle des craintes et des regrets. Sir Ch. Bagot d'abord laisse peu d'ennemis derrière lui et ses amis sont si nombreux qu'ils ne peuvent plus se compter : tous les partis à peu près ont reconnu en lui un homme de bien, un homme généreux, et tout en regrettant son départ on se félicite de son administration. Sir Metcalfe de son côté a l'avantage d'arriver ici précédé d'une grande réputation d'homme habile, et ce qui vaut mieux, d'homme d'honneur. C'est plus qu'il n'en faut pour assoir les conjectures les plus avorables de chaque opinion ; et il est aisé de comprendre qu'il n'a, qu'il ne peut avoir jusqu'à présent d'adversaires dans aucune. On attend ses actes pour le juger définitivement. En attendant on étudie ses paroles, même les moins officielles, son extérieur, jusqu'à son apparence pour en tirer des prévisions. On exploite dans l'intérêt de la cause que l'on défend tout ce qui se rattache à lui, tant le besoin de sortir de l'incertitude et de l'indécision est impérieux ! Ce qu'il faudrait pouvoir connaître, selon nous, afin d'exprimer des espérances ou des craintes fondées, ce sont les instructions secrètes du ministère, ordinairement bien différentes des instructions dites officielles, de tous les discours et de toutes les proclamations ; or, c'est précisément ce que nous ne connaissons que par les actes du gouvernement. Jusques-là ne jugeons pas le gouverneur ; mais accordons lui notre confiance et un loyal appui.

L'usage des voitures d'hiver est devenu impossible à Montréal : les calèches et les charrettes ont repris possession de nos rues. On assure que deux chevaux se sont noyés hier au-dessous de l'île Ste. Hélène : cependant la traverse de Longueuil paraît devoir demeurer solide encore plusieurs jours.

Dernièrement l'autorité judiciaire de l'Etat de New-York a été obligée de mettre en réclusion trois partisans du prophète protestant Miller : ils étaient devenus des fous dangereux. On laisse en liberté le fou le plus nuisible, l'auteur de toutes les extravagances qui se succèdent depuis six mois chez nos frères réformés ; et chacun interprète encore sa bible où demain il pourra trouver, selon son caprice, toutes les sottises dont il rit aujourd'hui. Singulier peuple, singulières mœurs !

Les journaux des Etats-Unis s'occupent du changement de ministère à Washington. On pense que M. Webster aura l'ambassade de Paris ou de Londres, en cas de démission de son portefeuille. L'opposition demande aussi un remaniement dans le personnel des différentes places. Chacun veut goûter à son tour de l'argent de la république ; ce peuple-là ne comprend pas à quoi serait-elle bonne sans cela ?

## NOUVELLES RELIGIEUSES.

FRANCE.

— On lit dans le *Charentais*, journal d'Angoulême :

« La réforme dans le régime intérieur de la prison d'Angoulême, dont nous avons entretenu nos lecteurs, est en vigueur depuis quelques jours, grâce à l'activité et au zèle de M. le préfet ; le jour de l'inauguration des ouvriers, Mgr. l'évêque, assisté de ses grands vicaires, a célébré la messe dans la chapelle de l'établissement, en présence de M. le préfet, de tout le tribunal et des membres de la commission de surveillance. Après la lecture de l'évangile, le respectable prélat a adressé aux détenus une allocution pleine d'onction et de charité évangélique, dans laquelle il leur a rappelé que les magistrats, après avoir réclamé contre eux, dans l'intérêt de la société, la sévérité de la loi, remplissent une mission plus douce, qu'ils font tous leurs efforts pour atténuer leurs peines et les ramener à des sentimens meilleurs. Puis, après avoir parlé des réformes introduites dans la maison, il a ajouté que c'est surtout dans des occupations actives, dans un travail journalier que les détenus trouveront le meilleur moyen de supporter leur triste position.

« Mgr. s'est ensuite rendu dans les nouvelles salles converties en ateliers,

et les a bénites. Immédiatement après, des outils et du travail ont été distribués à chaque prisonnier.

« D'après le règlement du 30 octobre 1841, les condamnés sont seuls assujétis au travail ; mais M. le préfet ayant fait connaître cette disposition aux prévenus et aux accusés, et leur ayant dit que s'ils désiraient travailler on leur en fourniraient les moyens, et que le produit de leur travail leur appartiendrait, le plus grand nombre a demandé immédiatement de l'ouvrage.

« Les salles de travail sont situées dans un bâtiment qui servait de magasin, et qui se trouve placé derrière la tour sexagone, anciennement nommée Pregnante. Les détenus sont assis à une certaine distance les uns des autres, sur des tabourets fixés au sol. Les outils de chaque travailleur sont placés dans une case lorsqu'ils rentrent dans les dortoirs ou se promènent dans les préaux. Deux gardiens spéciaux sont attachés, l'un à la salle des condamnés, l'autre à celle des accusés et des prévenus. Une cloche d'alarme qui correspond au corps de garde, est placée à portée des surveillans, une sentinelle stationne dans la cour sur laquelle donnent les ouvriers. »

— Nous trouvons dans le mandement de Mgr. l'archevêque de Toulouse, pour le carême, un passage que nos lecteurs nous sauront gré de leur faire connaître, sur les déviations de la littérature contemporaine.

« Il faut que le mystère d'iniquité marche de front, redouble d'efforts, paraisse même quelquefois vainqueur. Ses partisans entonnèrent l'hymne de triomphe, au nom de l'idolâtrie sous Dioclétien, au nom de l'arianisme sous Constance, au nom du protestantisme au XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> siècles, au nom de la philosophie au XVIII<sup>e</sup>. Nous les avons entendus nous-même, et nous les entendons encore aujourd'hui célébrer leur prétendue victoire, au nom de l'éclectisme, du scepticisme c'est-à-dire, au nom du renversement de toutes les idées et de l'anéantissement total de la raison.

« Mais au milieu de tous ces chants de triomphe, les propagateurs de l'impie se couvrent tous les jours d'une ignominie nouvelle, non seulement par l'incohérence et la déraison de leurs systèmes, mais surtout par leur honteuse et effrayante immoralité.

« Comme leurs doctrines absurdes commencent à lasser la raison, et que le bon sens révolté repousse leurs bizarres sophismes, ils se mettent d'intelligence, pour corrompre les peuples, avec les passions qui entraînent violemment les hommes à leur perte.

« Autrefois Dieu punit les philosophes païens qui ne lui avaient pas rendu gloire, en les livrant aux désirs de leur cœur, aux vices honteux par lesquels ils déshonorèrent eux-mêmes leur propre corps ; ils devinrent insensés, tandis qu'ils se donnaient le nom de sages. Eh bien ! ces philosophes, nés dans le paganisme, tombèrent dans un abîme moins profond que les impies de nos jours. Nos prétendus sages, non-seulement n'enseignent pas et ne connaissent pas la vertu, mais ils la renient, ils la blasphèment, ils emploient tout ce qu'ils ont de talent, d'intelligence pour la déraciner du cœur des hommes, où ils s'appliquent à verser le poison des plus infâmes passions.

« De là ces livres et ces images qui révoltent la pudeur, et dont ils inondent la terre ; de là ces spectacles non moins impies que licencieux dont ils saturent à plaisir les yeux et l'imagination du peuple ; de là ces feuilles publiques, ces feuilletons remplis de fables obscènes qui pénétrèrent chaque jour dans le sein des familles même honnêtes selon le monde ; car peut-on donner, en toute vérité, le nom d'honnêtes à des pères et à des mères qui souffrent que ces écrits pestilentiels arrivent chez eux, et que de jeunes cœurs, dont Dieu leur a confié l'innocence, y boivent à longs traits le poison qu'ils distillent ?

« C'est avec grand-peine, N. T. C. F., que nous osons parler, dans des pages qui doivent être lues à l'assemblée des saints, des récits scandaleux, des intrigues romanesques et criminelles et des images lascives dont on repaît à satiété l'imprudent lecteur de ces feuilles licencieuses ; mais il le faut pour vous prémunir contre le danger, pour couvrir de honte les écrivains qui souillent leur plume par de tels ouvrages, et accomplir la menace faite à l'impie dans cet oracle : *J'exposerai ta turpitude aux yeux des nations ; je manifesterai ton ignominie à tous les royaumes.*

« Et ne croyez pas que nous ayons achevé de dérouler à vos yeux les excès révoltans des ennemis de tout bien. Dans leur haine délirante contre la religion, contre la pudeur, contre l'ordre public et la société même, ils en sont venus jusqu'à salir leurs écrits par le langage ignoble et dégoûtant des vagabonds, des malfaiteurs, des femmes qui ont abjuré toute honte. Bien plus, vous ferez de l'entendre, ils travaillent à familiariser les esprits avec les crimes les plus monstrueux, en racontant comment on les projette, ces crimes, comment on les prépare, par quels moyens on réussit à les exécuter, et enfin, comme si l'on se plaisait à former des âmes atroces et à multiplier les forfaits, on ne rougit pas de présenter des assassins, des conspirateurs, des empoisonneurs, des scélérats, comme des âmes fortes, des cœurs impassibles, des amis généreux.

« Eh bien ! permettrai-je de publier librement d'aussi épouvantables écrits, un a appelé cela de LA PHILOSOPHIE. »

— *Un religieux de la Trappe.* — Il y a quelque tems, un Anglais de distinction visita un des couvens de la Trappe dans le midi de la France. L'abbé lui présenta successivement tous ses religieux condamnés à un silence perpétuel. Arrivé près de l'un d'eux, il dit : « Vous voyez ici, mylord, un malheureux soldat qui, ayant eu grand-peur du canon à la journée de..., déserta le champ de bataille, et vint ensuite, désespéré de la perte de son honneur, se jeter dans notre ordre. »

A ces mots, le frère changea de couleur ; ses yeux devinrent brulans de